

ziehung von Gerücht und Gewalt in schlagender Weise erhellt: "in the world of rumor and gossip, perception is all, and perceptions justify retaliatory violence" (193).

Im abschließenden Kapitel werden die in den vorhergehenden Abschnitten entfalteten Analysen und systematischen Rekonstruktionen des Zusammenspiels von Hexerei/Zauberei und Gerüchten/Klatsch nochmals kompiliert und ausgewertet, wobei sich diese Verbindung nicht als ethnographisches Exoticum erweist, sondern in seiner Grundstruktur ein transkulturelles Phänomen darstellt, das für gesellschaftliche Interaktionsverläufe von konstitutiver Bedeutung ist. Mit Blick auf Klatsch und Gerüchte konstatieren die Autoren "the significance of rumor and gossip as constituent elements of social process, elements that are not trivial or epiphenomenal but central and fundamental" (203). Denn es geht um die Bedeutung informeller Kommunikationskanäle, die formal institutionalisierte politische Strukturen unterminieren und zur Quelle neuer Machtstrukturen werden können. Folglich, so die Autoren, ist die Thematik "Klatsch und Gerüchte" nicht nur ein Studienobjekt spezialisierter Disziplinen, sondern gehört in den Gegenstandsbereich sozialwissenschaftlicher und politischer Analysen generell, stellen Klatsch und Gerüchte doch Kategorien menschlichen Verhaltens dar, die für die Frage des friedlichen Zusammenlebens der Menschen von unmittelbarer gesellschaftlicher Relevanz sind.

Die vorliegende Studie besteht dadurch, dass sie systematische Zusammenschau und analytische Differenzierung synergetisch in Beziehung setzt. Stewart und Strathern haben dabei einen weiten Bogen gespannt. Der Verdacht, dass er an einigen Stellen überspannt sein könnte, drängt sich dort auf, wo über bereits vertraute Analogisierungen hinaus – z. B. die antikommunistische "Hexenjagd" der McCarthy-Ära – weitergehende Analogien strapaziert werden. Problematisch sind dabei nicht die Beispiele von Eskalationsszenarien im akademischen Kontext, die mehrfach bemüht werden und als ausgezeichnete Illustrationen der Eigendynamik von Gerücht und übler Nachrede in Konfliktverläufen dienen. Schwierig wird es jedoch, wenn an verschiedenen Stellen Terrorismus- und Hexerei-Diskurse parallelisiert werden: Die Kategorisierung von Terroristen als "böse" (*evil*) steht nach Meinung der Autoren in der Tradition der mittelalterlicher Stigmatisierung von Hexen (24), und der Gebrauch des Begriffs "Terrorismus" entspricht in seinem zeitgenössischen Verwendungszusammenhang sachlich dem Vorwurf satanistischen Kindesmissbrauchs (87). "In short, the terrorist stands in the same semantic space as the witch or sorcerer in the eyes of the person or people being terrorized" (195). Hier scheint denn doch die Analogisierung etwas überreizt, zumal sich im Falle des Terrorismus "Terrorismus-Diskurse" in Folge von konkreten, "realen", Terrorakten entwickeln, während "Hexerei-Diskurse", wie wir wissen, auf imaginierte Handlungen Bezug nehmen.

Auf eine grundlegende, generelle Frage gibt diese Studie keine Antwort: Unstrittig ist ja, dass Diskurse Realitäten konstituieren – aber wo genau liegt die Demarkationslinie zwischen diesen letztlich doch zu

unterscheidenden Dimensionen? Zu Recht betonen die Autoren den Zusammenhang zwischen beiden, indem sie Hexerei, Zauberei, Klatsch und Gerüchte nicht nur als kulturelle Symbole verstehen, in denen eine bestimmte Weltsicht zum Ausdruck kommt, sondern "also as deeply implicated in sequences of action" (ix; Hervorhebung von mir, KH). Den Grenzen – und Unterschieden – zwischen beiden Dimensionen nachzuspüren, bleibt auch künftig Herausforderung an eine Forschung, die über die jeweilige(n) Fachdisziplin(en) hinaus einen grundsätzlichen Beitrag zur kritischen gesellschaftlichen und politischen Analyse leisten will. Klaus Hock

**Stoller, Paul:** *Gallery Bundu. A Story about an African Past.* Chicago: The University of Chicago Press, 2005. 195 pp. ISBN 0-226-77254-0. Price: \$ 15.00

Il s'agit d'un *Bildungsroman*, d'une sorte de roman d'éducation et d'initiation, qui a la particularité, et l'intérêt pour nous, de se dérouler en Afrique de l'Ouest francophone. *Bundu* signifie en langue songhay "bois sculpté", et le titre du livre se réfère à une galerie d'art africain gérée en co-propriété à New York en 1998, par un universitaire anthropologue de 52 ans, David Lyons, et par sa compagne, Elli, d'origine libanaise – par ailleurs consultante en psychologie.

David fait le bilan très positif de son expérience africaine en racontant sa vie à Mamadou, un collecteur d'objets qu'il a envoyé pendant cinq mois sur le terrain et qui revient en Amérique pour lui vendre sa récolte. Bien écrit et bien construit, cet ouvrage se lit avec grand intérêt, et rappellera bien des souvenirs à tous ceux qui connaissent l'Afrique.

Jeune Juif américain marqué à dix ans par la mort de son père, David serait parti à l'âge de 23 ans servir dans le Peace Corps, pour éviter la guerre du Vietnam, comme professeur d'anglais à Téra, petite ville du Niger, frontalière de l'actuel Burkina Faso. Non sans candeur, il s'applique à l'apprentissage du français et du songhay. Via Abidjan et Bouaké, il cumule maintes expériences, depuis la chaleur, la soif, le manque d'hygiène, jusqu'à l'art baoulé, l'affrontement avec les pouvoirs occultes des chasseurs de serpents, une quinzaine gastronomique à Niamey aux frais de l'administration, l'incertitude des transports, etc. Vers la fin de l'année scolaire, il éprouve la première passion de sa vie pour une très belle demi-mondaine peule, Zeinabou.

À la suite d'un clash avec un directeur blanc raciste, il est muté sur le fleuve à Tillabéri, où il est accueilli en "popote" par un aimable collègue français, et par une Américaine célèbre pour être la maîtresse de notables nigériens. Celle-ci s'enfuit un jour avec l'un d'eux, abandonnant un énorme stock de haschisch à un puisatier américain buveur de bière, mais parlant bien songhay. Ce Billy entraîne David dans le Sahel vers Ouallam, à deux bonnes journées de marche. Ils seraient morts de soif sans le genre de rencontre improbable qui survient souvent en Afrique. David en sort aguerri.

À la toute fin de son séjour au Niger, il apprend que Zeinabou est enceinte. Il a fait connaissance avec

un vieux et fameux tisserand, Amadu, qui l'initie à son métier, et lit son retour ultérieur dans l'oracle des cauris. Après cinq ans d'études aux USA, David revient avec une bourse Fullbright d'un an (1976–77). Amadu le remet au tissage, et lui apprend qu'il doit aussi l'ouvrir aux mystères de la magie et de la divination par les cauris, mais que cette initiation se "paye": n'a-t-il pas lui-même perdu six de ses huit enfants? David accepte l'augure de ce genre de "paiement".

David recherche Zeinabou disparue, qu'il a vexée pour avoir dit n'être pas sûr de sa paternité, mais il lui a envoyé pour son garçon des mandats mensuels, dont les derniers lui ont été retournés. Il trouve à sa place une femme dans la même situation qu'elle, qu'il prend en amitié: le fils de cette femme deviendra grand footballeur. Il fait la connaissance du meilleur vendeur local d'art africain, Diop, avec qui il effectue une tournée dans les pays voisins, et qui lui propose un partenariat. La veille de son départ, à la caisse d'une boutique, il tombe sur Zeinabou devenue riche commerçante. A sa demande, elle lui montre la photo d'un garçon, en qui il discerne avec émotion ses propres traits.

En 1991, le professeur David Lyons, conférencier Fullbright, est pour trois semaines l'invité du Centre culturel américain de Niamey. C'est à cette occasion qu'il rencontre l'attachée psychologue de l'ambassade, Elli, séparée d'un diplomate; ils boivent et s'aiment. Ensemble, ils décident avec Diop de fonder ce que ce dernier nomme la "Gallery Bundu". Elli exhorte David à retrouver son fils – ce qu'il fait *in extremis* sous la figure d'un sorbonnard doctorant en économie politique, imbu de Marx et de Fanon. Mamadou remercie le conteur en lui révélant – ce que le lecteur découvrira par soi-même – quel a été le prix réel d'un tel parcours initiatique.

Quelques erreurs de détail: le président de Côte d'Ivoire nommé "Houphoute-Boigny" (27), le "Burkina Faso" cité en 1976–1977 (120–122) pour la "Haute Volta" qui subsiste jusqu'en 1983; et surtout l'in vraisemblance de la finale: David est censé n'avoir songé toute sa vie qu'à rencontrer son fils. Or, la boutique de la mère n'a pas bougé entre 1977 et 1991: il est étrange qu'il n'ait osé aller la voir qu'à la fin de ses 3 semaines de séjour en 1991, et même qu'il n'ait pas songé plus tôt à écrire à son garçon! À quoi bon cette si longue et coûteuse initiation pour rester aussi timide ou empêtré? À moins que l'amour d'Elli seul en soit le couronnement? Pour ne rien dire, bien sûr, des réserves que peut susciter l'abus de drogue et d'alcool, ou la pertinence du trafic des œuvres d'art africaines... Par ailleurs, il faut avouer que le statut de métis, même de père inconnu, est loin d'être, dans certains pays francophones d'Afrique Centrale, aussi dur qu'il paraît l'être ici. Quant au versement régulier d'argent pour un enfant, il est inexact, selon la plupart des coutumes, qu'il n'engendre aucun droit, bien au contraire (malgré l'importance avouée du "dash", bravement mise en scène au cours du récit, le rôle de l'argent y est souvent minimisé pour y donner de l'Afrique une image plus noble...).

Mais ces réserves n'empêchent pas que nous retrouvions quand même, tout au long de ce passionnant roman, les saveurs, les surprises, les richesses, l'aventure, la magie de l'Afrique, magnifiée par un écrivain qui la connaît bien, et qui l'aime certainement avec sincérité et profondeur.

Philippe Laburthe-Tolra

**Taylor, Colin F., and Hugh A. Dempsey (eds.):** The People of the Buffalo. The Plains Indians of North America. Essays in Honor of John C. Ewers; vol. 1: Military Art, Warfare, and Change. Wyk auf Föhr: Tanta Press, 2003. 183 pp. ISBN 3-89510-101-X. Price: € 50.00

During a ceremonial service for John C. Ewers, which took place at the National Museum of Natural History, Smithsonian Institution, in 1997, the editors, both well-known scholars in Plains Indian anthropology and long-time friends and colleagues of this influential anthropologist in the same field, developed the idea of a publication in commemoration of his scientific contributions. When they asked for papers they received much more than they had expected, hence, they arranged them in two volumes, of which this is the first one.

Aside from a foreword by Bill Holm and an editorial note by Hugh Dempsey and the late Colin Taylor, the book is subdivided into six parts. As expected, the first part is dedicated to John C. Ewers. "Researching the Plains Indians" comprises two different approaches of the editors to commemorate this extraordinary anthropologist. Dempsey's contribution is the more personal one and can be recommended warmly to young scientists because it contains much life experience of two persons sharing friendship and knowledge over a long period.

Part two, "Military Art: An Overview," consists of only one article by John C. Ewers. The editors didn't fall back upon an essay already published, instead they obtained the text, a lecture which Ewers held in 1984, from the National Anthropological Archives, Smithsonian Institution, where his unpublished works are now kept. Hence, the reader can once more enjoy his method of using different kinds of sources and his very readable style. Taking Ewers's article, which touches upon Plains Indian warfare at a general level but without neglecting interesting details, as a starting point, the essays chosen for the first volume discuss topics more or less connected to this complex.

Hence, the third part is dedicated to "Warfare: History, Tactics, and Pictography." As the chapters are arranged chronologically, the first one written by Kingsley M. Bray deals with the eventful history of an Oneota trade center from about 1500 to 1700 A.D., which was situated along the Big Sioux River at the Iowa-South Dakota border. Castle McLaughlin draws the reader's attention to a pictographic bison robe at the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology at Harvard University. Although its "authenticity" as a Mandan robe collected on the 1804–1806 Lewis and Clark expedition has been questioned for quite some